

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 25/2 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.2.61365

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Secondly, Duchhardt understands the period more deeply than Schroeder. The latter is an acknowledged master of the early nineteenth century, but his treatment of the late eighteenth is both thinner and characterised by a degree of criticism designed to create a negative portrayal against which the collective security of the post-1885 system can appear both praiseworthy and successful. Duchhardt, in contrast, presents a fuller and more complex account of the period. He is alive both to structures and to contingencies, to ideas and to realities. The discussion thus considers the mediums of activity, especially war and diplomacy, the means and content of both propaganda and international thought – an especially rich and exciting section, and the actors. These are presented in hierarchy, beginning with the »pentarchie«, Austria, Britain, France, Prussia and Russia, and descending, within Europe, to conclude with the Papal States. This is an impressive and masterly survey, one that Duchhardt's earlier books have prefigured.

The study then switches to an analytical narrative, from the Northern War and the Utrecht settlement via the warfare of 1733–48 to the Diplomatic Revolution and the dualisms of Britain – France and Austria – Prussia. This narrative is impressive because it is sensitive to theory and aware of the need to explain developments. The latter leads to an emphasis on international structures and state interest that is greater than this reviewer would prefer, but that helps give shape to the narrative and also captures a move from late-Baroque sensibility and its overwhelming focus on dynastic concerns, largely shorn of state contexts.

A reviewer should only intrude his own expertise with care. I published an account of European international relations in the period 1679–1793 in 1990. It is not identical in its concerns or approach with that of Duchhardt, but I wish I had the opportunity to read and think about his book before I had written it. Throughout, this is a major work of a scholar at the height of his powers. The first chapter, on the methods and nature of the system, is particularly important, and should be required reading for all those interested in early-modern international relations. It augurs well for the remainder of the series. Now, however, we must go on to consider how best to integrate our understanding of the rest of the world with that of Europe.

Jeremy BLACK, Exeter

Katia DMITRIEVA et Michel ESPAGNE (éd.), *Philologiques IV. Transferts culturels triangulaires France–Allemagne–Russie*, Paris (Maison des Sciences de l'Homme) 1996, 421 p.

L'approche proposée dans ce livre permet non seulement de découvrir les transferts culturels entre la France, l'Allemagne et la Russie depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1917, mais aussi d'enrichir nos connaissances sur le processus d'auto-identification des cultures nationales. Le sol fut fertile, et les fruits des échanges culturels dans ce triangle européen étaient souvent très mûrs. Pourtant, non moins souvent ils étaient amers. Leur interprétation demande une délicatesse de procédé et une connaissance profonde d'histoire de chacune des trois cultures à la fois. Cela se heurte parfois à la spécialisation initiale dans la formation des chercheurs. La seule chance d'éviter les erreurs et les inexactitudes d'une pareille interprétation serait d'unir les efforts des slavistes, des romanistes et des germanistes, ce qui est l'ambition de ce volume.

On y trouve des études très solides, comme l'article de Vera MILTCHINA (»Un cosmopolite russe entre la France et l'Allemagne: Alexandre Tourgenév«) ou celui de Michel ESPAGNE (»Le train de Saint-Petersbourg. Les relations culturelles franco-germano-russes après 1870«). D'autres me paraissent moins invulnérables. Ma critique pourtant ne s'adresse qu'aux ambitions générales du livre et aux articles touchant l'histoire du XVIII<sup>e</sup> siècle. Quelques postulats servant de points de départ pour une étude »de complexes figures trian-

gulaires ... comme un phénomène culturel de longue durée» sont formulés dans l'introduction de Katia DMITRIEVA et Michel ESPAGNE. On y lit en particulier: »Pour l'Allemagne, la Russie est le pendant oriental de la France et son contraire. Pour la France, qui n'accède à la Russie qu'en traversant l'Allemagne, la Russie est une limite orientale du monde germanique et un correctif virtuel à ses tendances nationalistes« (p. 7). Une telle vision me paraît simpliste, car les relations de ces cultures n'étaient pas toujours nécessairement triangulaires: un échange linéaire n'est-il pas possible? D'autres partenaires culturels sont-ils exclus? Ne serait-ce, par exemple, une exagération d'affirmer que »la ville de Saint-Petersbourg révèle des strates architecturales qui renvoient à des modèles français ou allemands« (p. 8), en rayant complètement une grande influence italienne sur l'architecture de la nouvelle capitale russe?

Ewa BÉRARD présente une image intéressante de »Saint-Petersbourg en Europe des Lumières« à travers les textes de Leibniz et Fontenelle, Voltaire et Büsching, Vockerodt et Diderot. En rappelant aux lecteurs le rôle de Diderot dans la conception du »Chevalier de bronze« qui va cristalliser le mythe national et deviendra comme l'emblème de la capitale impériale», E. Bérard analyse les impressions du philosophe formulées après son voyage à Pétersbourg en 1773-1774. Elles furent étroitement liées avec le stéréotype de la ville-capitale et avec l'image de Pétersbourg en Europe. Il serait intéressant d'inscrire ces impressions dans le cadre général de l'expérience russe de Diderot. E. Bérard note que l'enthousiasme de Diderot devant le génie humain qui avait créé la nouvelle capitale au beau milieu des marécages, ne lui a pas empêché de proposer à Catherine II de restituer »à Saint-Petersbourg les coordonnées propres aux cités européennes telles que l'histoire les a modelées«. Rappelons ici, à notre tour, que dans »son diagnostic d'un Saint-Petersbourg non-ville« Diderot est allé jusqu'à conseiller le transfert de la capitale à Moscou. Quant à E. Bérard, elle va encore plus loin dans son aspiration de ternir le mythe de Pétersbourg. Elle accuse Diderot d'être en retard dans sa critique de la nouvelle capitale russe, qui s'explique par »le rôle néfaste que l'admiration exaltée portée en France aux souverains de Russie a pu jouer dans la connaissance de ce pays« (p. 35-36). Pour conclure, l'auteur reproche aux historiens et écrivains russes la tendance à revendiquer le caractère unique de cette ville et se range à l'avis d'un historien allemand de l'urbanisme (W. Braunfels) qui égale Berlin à Pétersbourg: »il n'y a que deux villes en Europe, où l'on ait conçu les axes urbains dans un dessein de nouveauté d'ouverture« (p. 39). Ce parallèle est possible, pourtant on ne peut pas ignorer la différence énorme entre ces deux villes, leur envergure politique et culturelle de l'époque, leurs images aux yeux des contemporains.

Peter HOFFMANN et Gabriela LEHMANN-CARLI présentent une étude intéressante des échos allemands de l'»Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand« écrite par Voltaire. P. Hoffmann s'appuie en particulier sur une publication récente de la correspondance de Anton Friedrich Büsching, professeur de théologie à Göttingen et un des premiers traducteurs de cet œuvre de Voltaire, avec l'historien Gerhard Friedrich Müller de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg. Cette correspondance puisée dans les Archives de l'Académie à Pétersbourg aurait pu être complétée par celle de Müller et de Schouvalov conservée aux mêmes Archives (fonds 21) et aux Archives d'actes anciens à Moscou (fonds 199) qui comportent un certain nombre de renseignements précieux pour le sujet abordé par Peter Hoffmann, en particulier, à propos de la publication de Büsching et surtout à propos des distances prises à Pétersbourg par rapport à ce travail.

L'article de Francine Dominique LICHTENHAN »Les espaces franco-russes de Frédéric II pendant la guerre de succession d'Autriche. Essai d'histoire diplomatique« provoque plusieurs questions. Pourquoi l'auteur limite son étude par les documents diplomatiques français et allemands, en ignorant les sources russes? L'image du chancelier Bestoujev-Rioumine (»un homme vendu aux Anglais et aux Autrichiens«, p. 84) serait-elle historiquement objective quand elle se base uniquement sur l'opinion des diplomates des pays qui furent en

conflit avec la Russie? F. D. Lichtenchan va jusqu'à expliquer la politique extérieure russe après le congrès d'Aix-la-Chapelle par la simple cupidité de Bestoujev (p. 87). En fait les propos des diplomates français et allemands de l'époque, ne doivent pas nous emmener à la conclusion que la guerre de Succession d'Autriche »aboutit à la destruction du mythe progressiste d'une Russie éclairée dans l'esprit des politiques« (p. 91).

Slaviste éminent, Efim ETKIND présente ici une étude du sujet qui l'intéresse déjà depuis quelques années<sup>1</sup>: la traduction faite par Gavriila Derjavine, poète classique russe du XVIII<sup>e</sup> siècle, de l'œuvre poétique de Frédéric II corrigée par Voltaire. Je me permets juste deux remarques à ce propos. L'auteur parle comme d'une chose connue, de l'hostilité de Catherine II à l'égard de Frédéric II, et de la guerre de Frédéric II contre Catherine II (p. 94, 95). Pourtant cette affirmation n'a point de base historique: les relations des deux monarques n'étaient pas hostiles. Quelle fut cette »guerre« alors? En étudiant les corrections de Voltaire sur les poésies de Frédéric II (p. 96–97), E. Etkind ne cite que l'ancienne publication de »L'Art de la guerre« dans les »Œuvres de Frédéric le Grand« (éd. Preuß), vol. 10 (1849), en ajoutant: »Apparemment, Voltaire effectue un travail identique pour les odes philosophiques du roi (ces documents ne sont pas publiés). Quelle est la part de Voltaire dans ces textes? Nous l'ignorons.« (p. 97). Pourtant il y a des publications et des recherches plus modernes là-dessus<sup>2</sup>.

L'article de Katia DMITRIEVA »Vers l'âge d'or de la culture russe. Réflexions sur quelques figures complexes de relations triangulaires« n'est pas libre d'un certain nombre d'erreurs et provoque parfois l'étonnement. Ainsi l'auteur prétend que l'europanisation de la Russie avait commencé non pas sous Pierre le Grand, mais au XVI<sup>e</sup> siècle, sous »le tsar Ivan III« (p. 117). Pourtant, considère-t-on »l'europanisation« comme politique d'ouverture de la Russie envers l'occident, ou bien comme influence étrangère sur la culture du pays, quelle raison précise a-t-on pour choisir le XVI<sup>e</sup> siècle comme point de départ? A mon avis ce phénomène n'ayant pas de limites strictes, s'intensifie ou s'affaiblit selon les circonstances, et le règne de Pierre le Grand fut marqué par une intensification évidente d'une telle politique et d'une telle influence. D'ailleurs le grand duc de Moscou Ivan III (mort en 1505!) jamais fut tsar. Le premier à porter ce titre fut son petit-fils Ivan IV dit le Terrible. »La première forme d'europanisation de la Russie fut liée à l'Allemagne«, affirme K. Dmitrieva (p. 117). Mais alors l'influence polonaise n'est-elle pas beaucoup plus importante au XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> ou même au début du XVII<sup>e</sup> siècle, que celle allemande? Plus loins, l'auteur avance, sans argumenter, que sous Catherine II on préféra nettement à l'influence allemande les relations avec la France (p. 120), et que »dans les années 1770–1780, tout ce qu'il y avait de mieux en Russie était-il atteint par le mouvement maçonnique« (p. 122). Voilà des observations trop générales pour être justes! Le »fameux »oukase« de Catherine II« que l'auteur mentionne à deux reprises à la page 121, serait l'»Instruction de Sa Majesté Impériale Catherine II adressée à la Grande Commission chargée de dresser le projet d'un nouveau Code de lois«, dit »le Nakaz« (publié en 1767). Frédéric-César de La Harpe, précepteur du grand-duc Alexandre qui »fut largement connu en Russie comme vulgarisateur de la littérature française« est malheureusement confondu ici avec Jean-François de La Harpe. Un certain comte Alexeï Stroganov »chargé en 1767 de recruter une équipe des juristes allemands à Göttingen«, qui »se rendit à Paris ou quelques années plus tard, en 1773«, il »fut initié dans la loge du Grand

1 Efim ETKIND, La naissance de style hyperbolique: Derjavine et la poésie de Frédéric II, roi de Prusse, dans: Derjavine, un poète russe dans l'Europe des Lumières, Paris 1994, p. 67–88.

2 Theodore BESTERMAN, Voltaire's commentary on Fredrick's L'Art de la guerre, dans: Studies on Voltaire and the Eighteenth Century 2 (1956), p. 61–206; Jerom VERCRUYSE, L'œuvre de Poésie corrigée: notes marginales de Voltaire sur les poésies de Frédéric II, dans: Studies on Voltaire and the Eighteenth Century 176 (1979), p. 51–62.

Orient de France» (p.122) serait à son tour le baron Alexandre Stroganov. En parlant de »l'influence française indéniable même au niveau de la religion« K. Dmitrieva présume que »les nobles russes, élevés dans l'esprit des Lumières, c'est à dire dans l'indifférence totale pour la religion, n'appartenaient que formellement à l'église orthodoxe« (p. 121). Mais peut-on égaler les Lumières à l'indifférence pour la religion?

Pour conclure, je dois remarquer que l'index de ce livre pourrait être fait de façon plus régulière et précise, sinon on ne comprend pas pourquoi certains noms sont accompagnés par les prénoms développés, d'autres ne possèdent que les initiales et les troisièmes sont sans toute trace de prénoms.

Sergueï KARP, Moscou

Comte Ernest de MÜNNICH, Mémoires sur la Russie de Pierre Le Grand à Elisabeth I<sup>ère</sup> (1720–1742). Traduction, introduction et notes de Francis LEY, Paris (L'Harmattan) 1997, 191 p. (Chemins de la mémoire).

Les »Mémoires du comte Ernest de Münnich«, traduits de l'allemand et publiés pour la première fois en français par Francis Ley, présentent un intéressant témoignage de la parfaite intégration des Allemands dans la vie de la Russie depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Invité au service de la Russie par Pierre I<sup>er</sup>, son père, le célèbre maréchal Münnich (Francis Ley lui a consacré, le livre »Le maréchal de Münnich et la Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle«, Paris 1959) servit fidèlement cet empereur, sa femme, devenue impératrice sous le nom de Catherine I<sup>ère</sup> et ses successeurs jusqu'à la régente Anna Léopoldovna qu'il sauva d'une menace évidente en renversant le duc de Biren (connu en Russie comme duc de Biron), devenu tout puissant. L'ennemie de cette dernière, la fille de Pierre I<sup>er</sup>, Elisabeth qui monta au trône lors du coup d'État de 1742, exila le maréchal de Münnich et son fils mais il furent rappelés ensuite par Pierre III et comblés de faveurs par Catherine II.

S'effaçant en quelque sorte devant la gloire de son illustre père, Ernest de Münnich parle beaucoup dans ses »Mémoires« du maréchal qui dirigea la réalisation du canal de Ladoga et combattit les Turcs avec succès. Les »Mémoires« s'achèvent avec la démission du maréchal, survenue à la suite d'intrigues de ses détracteurs. Ernest de Münnich clôt son récit, ne disant pas un seul mot de la période de la disgrâce et de l'exil bien que ses »Mémoires« fussent écrits à Vologda, une petite ville au nord de la Russie où il avait été exilé avec sa famille. Cette absence de plaintes est très caractéristique pour cet honnête homme, dont le récit est marqué en général d'une certaine réserve aristocratique.

N'appartenant pas à l'ancienne noblesse (c'est pour ses mérites que son père reçut le titre de comte qui n'existait pas en Russie avant Pierre I<sup>er</sup>), le comte de Münnich sut acquérir les traits de l'aristocratie spirituelle, qui se manifesta notamment dans son attitude envers la Russie devenue pour lui une vraie patrie, et ses souverains. Membre de la mission diplomatique russe auprès de la brillante cour de France, voilà comment il y passa ses loisirs: »Moi-même, en ces lieux, je m'appliquai à acquérir une connaissance plus complète d'une langue pour l'étude de laquelle, avant moi, on n'avait jamais encore eu l'idée d'envoyer un quelconque jeune homme en France: je veux dire le russe!« (p. 44). Le comte de Münnich apprécia peut-être un des premiers la force morale, devenue proverbiale, du soldat russe. En dressant le bilan de la campagne manquée contre les Turcs de 1738 il conclut: »Et bien que durant celle-ci aucune nouvelle conquête ne fut réalisée, le soldat russe cependant mérita pleinement cette fois encore la renommée, que lui donnait son courage, de son moral à toute épreuve« (p. 94).

C'est dans le style plutôt impartial de la chronique du XVI<sup>e</sup> siècle, comme le remarque avec justesse Francis Ley dans sa préface, que le comte de Münnich relate les extravagances de la reine Anna Ioannovna, qui s'est entourée de bouffons et »avait toujours dans sa